

FABLE V.

Denis, apprenty de maistre Lactance, tailleur, ne tient compte d'apprendre son mestier de tailleur, mais bien la secrète science de son maistre. Grande haine entre eux à ceste occasion; enfin Denis devore son maistre, puis espouse Violante, fille du roy.

Les jugemens, comme les volontez des hommes, sont bigerres et variables, et chacun, comme dict le sage, abonde en son sens. De là procède qu'aucuns s'adonnent à l'estude des loix, autres à l'art oratoire, qui à la speculation, qui à la philosophie, et qui à une autre chose, ainsi besongnant la maitresse nature, laquelle, comme piteuse mère, meut un chacun à ce qui luy est plus agreable. Ce qui vous sera notoire si à mes paroles il vous plaist prester un peu de paisible audience.

En l'isle de Sicile, qui d'ancienneté surpasse toutes les autres, est une cité vulgairement nommée Messine, noble, belle, et fort renommée à cause de son port. D'icelle nasquit maistre Lactance, homme bien versé en deux sciences, assavoir : la cousture, qu'il praticquoit publiquement et aux yeux d'un chacun, et la nicromance, laquelle il exerçoit de nuict, en secret et ca-

chette. Advint un soir que cet homme, s'estant enfermé seul en sa chambre, faisoit quelques caractères et signes appartenans à sa caballe, quand, de malencontre, il fut descouvert par un jeune garçon, nommé Denis, son apprenty, qui, pensant retourner en la chambre pour quelques affaires, trouva la porte fermée, de laquelle (pource qu'au dedans il entendoit du bruict) il s'approcha doucement; et regardans au travers d'un pertuis, vit son maistre en furie, faisant ses charmes. A quoy ce jeune garçon print si grand plaisir, qu'il delibera apprendre ses secrets, sans toutesfois se vouloir déclarer; et dès lors, laissant à part eguille, dez et cizeaux, ne se soucioit plus que d'apprendre ce qu'on ne luy vouloit monstrer.

Lactance, voyant Denis avoir changé de naturel, et de diligent, vigilant et de bon ouvrier qu'il estoit au commencement, estre devenu lasche, paresseux et ignorant, ne prenant plus plaisir, comme estoit sa coustume, à travailler de son estat, luy donna congé, le renvoyant à son père, lequel fut le plus estonné du monde de le veoir ainsi chassé, ne se pouvant imaginer pourquoy.

Quelque temps après, ce bon homme, ayant songneusement admonnesté son fils de son devoir, le ramena à Lactance, qu'il pria de bien bon cœur iceluy vouloir reprendre, et où desormais il feroit l'opiniastre et ne voudroit travailler, le chastier trèsbien, ne voulant autre chose de luy sinon qu'il luy apprint son mestier. Lactance, qui cognoissoit le père du garçon estre bon pauvre homme, ne se fit trop tirer l'oreille, ains le reprint, luy monstrant tous les jours avec grand soing comme il falloit tailler et couldre;

mais Denis n'y vouloit entendre. Au moyen de quoy à chaque bout de champ son maistre le chargeoit de mesure, faisoit trotter l'aulne sur ses espauls et partout, tellement que le pauvre diable, qui portoit plus de coups qu'il ne mangeoit de morceaux de pain, avoit tousjours les yeux pochez au beurre noir, chose qu'il enduroit patiemment, tant le rendoit insensible le desir qu'il avoit d'apprendre ceste secrette science, que toutes les nuicts, par la fente de la porte, il voyoit praticquer à son maistre, qui, jugeant cet apprenty d'un esprit lourd et grossier, ne pouvant comprendre chose qu'on luy monstrast, ne se soucioit desjà plus d'exercer son art diabolique devant luy, se persuadant que, s'il ne pouvoit apprendre à couldre, qui estoit chose bien aysée, qu'encores moins apprendroit il sa cabale, qui estoit tant difficile. A ceste cause, ne se voulut plus cacher de luy, dont Denis fut le plus content homme qui fut jamais au monde; lequel, encore qu'on l'eust en estime de lourdault, grossier et de peu d'entendement, si est-ce qu'en peu de jours il se fit si sçavant en ceste science, qu'il en sçavoit plus que son maistre.

Un jour le père de ce garçon passoit par devant la maison de Lactance, et, ne voyant point son fils en la boutique, entra dedans, et vit qu'au lieu de couldre et apprendre son mestier, on luy faisoit porter du bois en la cuisine, aller à l'eau, bercer l'enfant, ballayer la maison et faire tout ce qui appartient à une chambrière. Dont le bon homme fut tant fasché qu'il voulut r'avoir son fils, qu'il mena en sa maison, où estant commença à le tancer, disant : « Denis,

tu sçais ce que j'ay despendu pensant te faire apprendre quelque chose de la cousture, affin qu'un jour tu peusses gagner la vie de toy et de moy; mais, hélas! j'ay semé en l'eau, car jamais tu n'as rien voulu apprendre, dont je meurs sur les pieds, me trouvant en telle nécessité que je ne sçay plus de quel bois faire flesches, ny comme te nourrir; qui me fait t'admonnester, mon fils, de gagner honnestement ta vie, et au mieux qu'il te sera possible.» Et achevant ceste dernière parole, le bon homme se print à pleurer. Quoy voyant Denis, luy respondit: « Mon père, je vous mercie autant humblement qu'il m'est possible de la despence, peines et longs travaux qu'avez soufferts en mon occasion, vous suppliant croire que, si je n'ay employé mon temps à apprendre le mestier de tailleur, comme estoit vostre volonté, je ne l'ay toutefois despendu à esplucher mes doigts au soleil et ne rien faire, m'estant acquis par mes longues veilles et continuels labeurs une science laquelle j'espère désormais si heureusement pratiquer, que vous et moy vivrons contens le reste de noz vies. Appaisez vous donc, mon père, je vous prie, et ne vous tourmentez ainsi; ains prenez bon courage, et vous reconfortez. Et affin que ne pensiez que je vous dy ces choses pour vous entretenir de paroles, je vous en veux monstrier l'experience. Demain, par la vertu de cet art secret, je me transformeray en un beau cheval, que vestirez de selle et bride, puis me menerez vendre au marché, et, vostre vente faicte, vous en reviendrez; mais ne serez plustost retourné ceans la main chargée et pleine d'escuz, que m'y trouve-

rez en la mesme forme que me voyez maintenant. Ainsi cognoistrez vous si j'auray profité ou non, vous ayant en si peu de temps donné de quoy longuement vous entretenir ; mais je vous advise sur toutes choses, et je vous en prie, vous garder qu'en me vendant ne me livriez avec la bride, qu'il faut, quoy qu'il en soyt, que vous vous reserviez, sans vous en dessaisir : autrement je ne pourrois plus retourner, et peut estre ne me verriez vous jamais. »

Le lendemain venu, Denis se desabilla ; et s'estant frotté tout le corps de je ne sçay quelle graisse en la presence de son père, grommela quelques mots, ausquels ayant mis fin, le bon homme fut tout estonné qu'au lieu de son fils il vit un beau et puissant cheval, qu'il enharnacha comme il luy avoit esté dit, puis le mena au marché, où arrivé fut incontinent environné d'un monde de marchans et maquignons, lesquels, ravis de la beauté et bonnes façons de la beste, qui manioit si bien ses membres et tout le corps tant librement, et avec une telle promptitude et dextérité que c'estoit merveilles, demandoient tous s'il estoit à vendre, ausquels le vieillard respondoit que ouy, quand de fortune Lactance s'y trouva, lequel ayant bien visité ce cheval, cogneut qu'il estoit supernaturel ; au moyen de quoy, s'estant doucement retiré de la presse, en la plus grande diligence à luy possible, courut en son logis ; et, déguisé en marchant, et saisi d'une grande somme de deniers, retourna au marché, où il trouva encore le bon homme avec son cheval, duquel s'approchant de rechef et le regardant ententivement, s'aperceut

que c'estoit son Denis. Lors, demandant au bon homme s'il le vouloit vendre, luy dit que ouy, et estans d'accord, maistre Lactance luy conta deux cens escuz pour la beste, qu'il vouloit saisir par la bride, quand le vieillard luy dit qu'il n'entendoit que la bride fust du marché, ains vouloit qu'elle luy demeurast; autrement ce n'estoit rien de faict. Mais Lactance sceut tant bien causer et luy bailler du plat de la langue, qu'il eut bride et cheval, qu'il mena en sa maison; et l'ayant mis en l'estable et estroittement lié contre la mangeoire, le servoit soir et matin de cent mille coups de baston, de mode qu'en peu de temps le pauvre cheval devint si maigre et descharné, qu'il faisoit pitié à qui le regardoit.

Or Lactance avoit deux filles, lesquelles, cognoissant la cruauté de leur mauvais père, alloient tous les jours en l'estable visiter ce malheureux cheval, qu'elles flattoient, caressoient et traitoient à leur possible; si qu'une fois entre les autres, elles le prindrent par le chevestre, et le menèrent à la rivière pour le faire boire, où le cheval ne fut plustost, qu'il se lança dans l'eau, et se transformant en un petit poisson, se perdit sous les ondes. Ces filles, voyant l'estrangeté de ceste adventure, demeurèrent grandement esbahies, et, retournées en leur maison, se mirent à faire le plus grand dueil qu'on vit onques, se battans la poitrine, arrachans leurs beaux et blonds cheveux, et sanglottans à toute heure. A quelque temps de là, voicy Lactance arriver, lequel, entrant en l'estable pour frotter son cheval d'autre bouchon que de paille, fut estonné qu'il ne le trouva plus, dont il fut bien

fasché; et monté où estoient ses filles, qu'il trouva pleurantes, sans autrement s'informer de l'occasion de leurs larmes, d'autant qu'il scavoit bien où le mal les tenoit, leur dit : « Mes filles, n'ayez point de peur, et me dites seulement qu'est devenu le cheval, affin que j'y puisse pourveoir d'heure. » A ceste parolle, les pauvrettes, s'estans assurées, luy contèrent comme le tout se estoit passé; quoy entendu par le père, se despouilla soudain, et ayant prins son chemin vers la rivière, se transforma en un ton, puis se jetta dans l'eau, poursuivans à force d'eslerons le petit poisson affin de le dévorer, lequel, s'estans apperceu du ton aux grandes dents et craignant qu'il ne l'engloutist, s'approcha du bord de la rivière, de laquelle il sortit transformé en un riche ruby enchassé en or, puis sauta dans le panier d'une des damoiselles à la fille du roy, laquelle, en s'esbatant sur le rivage, l'emplissoit de petites pierrettes qu'elle tiroit d'entre le menu sablon.

Ceste damoiselle donc retournée au logis, et ayant tiré son butin du petit panier, la fille unique du roy, nommée Violante, vit parmi ces pierrettes reluire ceste bague, qu'elle print et mit en son doigt, comme chose qu'elle tenoit bien chère. La nuit venue, et ceste princesse retirée en sa chambre, l'anneau print la figure d'un beau jeune homme, lequel, mettant la main sur le sein delicat de Violante, trouva deux petites rondes mammelles, qui commençoient s'enfler; quoy sentant la pucelle, qui ne faisoit encor que sommeiller, eut peur, et se levant en sursault, vouloit crier, quand le jouvenceau, mettant la main sur sa bouche pleine de senteurs, l'empescha.

Adonc se jettant à genoux devant elle, luy requist pardon, la suppliant le vouloir ayder en ses misères, et croire qu'il n'estoit là venu pour souiller sa chaste et sainte pudicité, mais bien pour implorer son secours, luy declarant qui il estoit, la cause de sa venue et comme et par qui il estoit poursuivy. Violante, aucunement asseurée par la lueur de la lampe qui brusloit en sa chambre, et par les parolles du jeune homme, qu'elle vit beau et gaillard, print pitié de luy, et dit : « Jeune homme, tu t'es monstré bien temeraire et outrecuidé, de venir en lieu où tu n'as esté appelé, et encores beaucoup plus presumptueux de toucher ce que les grands n'osent quasi regarder; toutesfois je ne veux te chastier selon tes merites, eu esgard à tes mesaventures, au recit desquelles tu m'as tellement emuë à pitié, que je te veux bien monstrer que je ne suis de marbre, et n'ay le cœur de diamant; c'est pourquoy je delibère te prester tout le charitable secours que mon honnesteté pourra permettre. » Dont le jouvenceau la remercia bien humblement, et le jour estant venu reprint la figure de l'anneau, que la princesse mit avec ses joyaux plus precieux.

En ce temps advint que le roy, père à Violante, tomba en griefve maladie, que l'on ne pouvoit guerir, les medecins la jugeant incurable; aussi de jour en jour alloit en empirant. Quoy venu aux oreilles de Lactance, contrefit le medecin, alla au palais royal, et, entré en la chambre du roy, s'informa de sa maladie, et puis ayant tasté son poux et consideré son urine, luy dict : « Sire, vostre maladie est grande et

fort dangereuse; mais prenez courage, car en bref vous guerirez, pour ce que je sçay un tel remède, que je me fais fort guerir en peu de jours la plus cruelle et forte maladie qu'on puisse avoir. — Maistre, dit le roy, si me pouvez faire recouvrer ma santé comme vous dites, je promects vous si bien recompenser, que tout le temps de vostre vie en demeurerez content.» Lors le medecin : «Sire, je ne vous demande estats, dignitez ne tresors, ains seulement qu'il plaise à vostre majesté me faire une seule grâce.» Ce que le roy luy promit, moyennant qu'il luy demandast chose raisonnable. «Je ne demande autre chose de votre majesté, sire, dit le medecin, sinon un ruby enchassé en or, lequel est aujourd'huy en la puissance de madame vostre fille.» Le roy, voyant une si légère demande, luy dit : «Maistre, si ne voulez autre chose, assurez vous que serez tost content.» Dont le medecin remercia bien humblement le roy, lequel de là en avant il pensa avec une telle diligence, qu'en moins de dix jours il le rendit tout sain et dispos.

Le roy, guery, fit en la presence du medecin appeller sa fille, à laquelle il commanda luy apporter tous les joyaux qu'elle avoit, et la princesse obeit. Monsieur le medecin, ayant tout bien veu et visité, dit que le ruby qu'il demandoit n'y estoit pas, et que madame regardast où il estoit. Ceste princesse, qui aymoît ce ruby sur toutes choses, disoit n'avoir autres bagues que celles qui estoient là, ce qu'entendu par le roy, dit au medecin : «Allez et retournez demain, et je feray tant que ma fille me baillera l'anneau.» Le medecin party, le roy appella Violante, luy

demandant amiablement où estoit ce beau ruby que le medecin vouloit avoir, et que elle luy donnast, et il luy en rendroit un plus beau de la moitié; mais elle n'en voulut jamais rien dire, qui fut cause qu'il la renvoya. A peine fut elle en sa chambre, où elle s'enferma, qu'elle se mit tendrement à plorer la perte de son pauvre ruby, qu'elle baignoit tout en larmes, le baisant de grand amour, maudissant l'heure et la journée que jamais le medecin avoit mis le pied en la court du roy son père. Le ruby, voyant les chaudes larmes qui couloient des yeux de ceste belle princesse et les profonds soupirs de son cœur, reprit sa forme humaine, et luy dit : « Ma dame, de qui depend l'heur de ma vie, je vous supplie ne vous attrister ainsi à mon occasion, ains plus-tost chercher quelque bon remède contre nostre malheur, parce que le medecin qui tant songneusement pourchasse à m'avoir est mon ennemy capital, qui cherche à me faire mourir. Ainsi doncques, ma dame, comme sage, prudente et bien advisée, ne me mettez s'il vous plaist en sa puissance, mais, feignant estre fachée, me jetterez contre le mur, après je pourvoiray au surplus. »

Le lendemain matin le medecin retourna vers le roy, qui luy dict sa fille l'avoir asseuré n'avoir l'anneau; quoy entendu, se troubla grandement, affermant le contraire, et que le ruby estoit en la puissance de la princesse, que le roy fit de rechef appeller en la presence du medecin, et luy dit : « Violante, tu sçais que j'ay recouvré ma santé par la songneuse diligence de ce medecin, qui pour toute recompense ne me demande que cet anneau qu'il dict estre entre tes

mains, et toutesfois tu me le refuses; j'eusse creu que, pour l'amour que tu me portes, tu ne m'eusses seulement voulu donner un ruby, mais encores ta propre vie; c'est pourquoy je te prie, par l'obeissance que tu me dois et l'amitié que je te veux, ne me refuser ceste bague, que je te recompenseray de tout ce que tu voudras.» La princesse, ayant entendu le vouloir du roy son père, alla en son cabinet, duquel elle apporta tous ses joyaux, avec lesquels elle mesla le ruby, et en la presence du roy, les maniant les uns après les autres, les monstroit au medecin, qui soudain qu'il vit la pièce qu'il desiroit, voulut mettre la main dessus, disant : « Ma dame, voilà la bague que je desire, et que le roy m'a promise. » Quand la princesse, en le repoussant, luy dit : « Attendez, maistre, vous l'aurez. » Lors, prenant l'anneau entre ses doigts : « Voicy donc ce tant cher et precieux joyau que demandez, et la perte duquel me rendra desolée tout le temps de ma vie; or je ne le vous donne pas de ma bonne volonté, mais estant contraincte par le roy mon père. » Ce disant, jetta contre la muraille le ruby, qui estant tombé contre terre s'ouvrit incontinent, et devint une belle pomme de grenade, laquelle, éparpillée, respandit ses grains de toutes parts. Quoy voyant, le medecin se transforma soudainement en un coq, pensant avec son bec devorer le pauvre Denis; mais il fut trompé, pour ce qu'un grain se cacha de telle sorte que le coq ne le peut veoir. Ce grain, ayant attendu l'opportunité, se convertit en un regnard, et se ruant impetueusement sur monsieur le coq, le print par la gorge, l'estrangla

et devora en la presence et au grand esbahissement du roy et de Violante sa fille. Ce faict, et Denis ayant reprins sa première figure, raconta le tout au roy, qui luy fit espouser la princesse, avec laquelle il a vescu longtemps en bonne paix et tranquillité, au contentement du bon vieillard père à Denis, qui de bien pauvre et souffreteux devint riche et opulent en biens, et Lactance par son envie demeura sans vie.

La plaisante fable de Laurette estoit achevée au plaisir et contentement d'un chacun, quand Madame luy fit signe qu'avec un plaisant et gaillard enigme elle les reveillast, et mist fin aux plaisans discours de ceste soirée, d'autant que le coq, par son chant, annonçoit la venue du jour. Laquelle, avec un visage riant, et sans se faire trop tirer l'oreille, dict en ceste manière :

ENIGME.

*Celuy qui m'ayme bien m'estime et prise tant
Qu'il ne me veut jamais, s'il peut, perdre de veue,
Est tant epris de moy, qu'aussitost qu'il m'a veue
Il faut qu'il me caresse, ou il n'est point content.*

*Il me baise, me prend, m'embrasse, et, me tastant,
Me met dedans le corps un bout qui tousjours sue.
Ce faict, si brusquement çà et là me remue,
Que l'haleine luy faut, et se lasse d'autant.*

*De ce tremoussement et plaisante secousse
Procède une douceur si souefve et si douce,
Que toute elle ravit les esprits et les cœurs ;*

*Neantmoins sur la fin il faut qu'on le retire,
Affin de l'essuyer, et les moites humeurs
Qui coulent d'un endroit que je ne veux pas dire.*

Au recit de cet enigme, chacun se print si fort à rire, principalement les hommes, qu'on n'eust pas entendu Dieu tonner, quant Ariane, qui avoit esté trompée par Alterie, se leva debout, faisant signe qu'on se teust. Lors commença à dire : « Messieurs, je vous supplie estranger de voz cœurs toutes les mauvaises opinions qu'avez conceues sur l'exposition de l'enigme recité par ceste mienne sœur, d'autant qu'il est plus honneste que ne le pensez, ne voulant signifier autre chose que la trompette et celuy qui en sonne; lequel en est tant amoureux, qu'il faut qu'elle soit tousjours pendue à son col; quand il en veut sonner, il la prend, la baise, et met dedans un bout qui tousjours sue, c'est à dire la langue; après il la remue tant souvent cà et là, que l'halaine luy affoiblist et il faut qu'il se repose. Et de ce remuement procède une douceur si douce, c'est à dire le son d'icelle, qu'elle ravit les esprits et les cœurs des hommes; mais sur la fin il faut qu'on retire le bout de la langue de dedans, afin de l'essuyer, aussi les humeurs, qui est l'eau qui coule par le gros bout de la trompette. » Alterie¹, ayant entendu la vraye exposition de son enigme, fut toute troublée. Toutesfois, cognoissant qu'on ne luy avoit rendu que la pareille, s'appaisa; et les flambeaux allumez, chacun, prenant congé de Madame, s'en retourna jusques au lendemain.

1. Il faudroit ici *Laurette*; mais le sens en souffriroit. Cette confusion existe dans l'original italien.